

« L'étude est toujours un besoin pour l'homme ;
il est des temps où elle est un devoir. »

Jean-Jacques **Ampère**, né à Lyon le 12 août 1800,
est décédé à Pau le 27 mars 1864.

Fils du grand scientifique, historien et écrivain,
également membre de l'Académie française,
ce grand voyageur expose une histoire
de la littérature française comparée
aux autres littératures.

« Qui doute, aujourd'hui,
que l'histoire d'une littérature doive marcher
de front avec celle de la civilisation qui l'a produite ;
qu'on ne puisse arriver à l'intelligence complète
des monuments littéraires que par la connaissance
approfondie des langues dans lesquelles
ces monuments existent, des arts, des mœurs,
de la vie sociale et politique propres à la nation
à laquelle ils appartiennent ? »

François Busier

Consultant en communication

Conception-rédaction / Ingénierie éditoriale / Direction artistique

Contact : 06 09 11 73 75

Site : <http://www.francois-busier.com>

Mail : fr@francois-busier.com

Conception graphique : Fritz BANG / 2008

Le Rayon des **H**umanités | VOLUME 13
(On vous a pourtant prévenu.)

L'Histoire de la littérature française

Jean-Jacques Ampère -

13

Jean-Jacques Ampère

L'Histoire de la littérature française

Le Rayon des **H**umanités
(On vous a pourtant prévenu.)

L'Histoire
de la littérature
française

Le Rayon des **H**umanités | VOLUME 13
(On vous a pourtant prévenu.)

Jean-Jacques Ampère

L'Histoire
de la littérature
française

*Discours prononcé au Collège de France
le 14 février 1834*

Messieurs,

Notre première pensée à tous ne peut être aujourd'hui qu'une pensée triste, mes premières paroles que l'expression d'un douloureux hommage et d'un deuil respectueux ; je comprends l'émotion qui a dû vous saisir en mettant le pied dans cette salle, où vous entendîtes pour la dernière fois la voix aimée et déjà défaillante du vénérable maître que nous avons perdu. Cette émotion, je l'éprouve plus que personne en ce moment, pour moi plein de solennité, où je viens m'asseoir dans une chaire à laquelle s'attache une si brillante et si honorable célébrité. Ce sentiment, messieurs, qui nous est commun, qui nous unit dans l'attendrissement et la piété d'un même regret, ce sentiment est le meilleur tribut que nous puissions offrir à la mémoire de M. Andrieux, celui que goûterait le plus son âme si bienveillante à la jeunesse. Que pourrais-je ajouter en effet que vous ne sachiez aussi

bien que moi ? Le pays connaît sa vie, sa probité politique, la constante indépendance de son caractère, et honora toujours en lui le digne ami de l'inflexible Ducis. Sa renommée dramatique fait partie de la gloire de notre scène ; il a charmé dans le conte après Voltaire. Pour son enseignement, si moral et si ingénieux, si paternel et si populaire, puis-je faire autre chose que de vous renvoyer à vos propres souvenirs ? C'est là que vous retrouverez avec délices ce mélange de savoir et de goût, de malice et de bonhomie, d'autorité douce et d'aimable familiarité qui faisait de son cours quelque chose à part de tout, à quoi rien ne peut ressembler, et qu'il faut désespérer d'imiter. Aussi n'en aurai-je point la prétention. Je croirais manquer de respect envers la mémoire de M. Andrieux, et offenser votre admiration pour lui, si j'essayais de le recommencer. Je croirais aussi tromper l'intention de ceux qui m'ont choisi, et l'attente de cette jeune portion du public dont les fraternels encouragements et la bienveillante assiduité ont soutenu mes premiers efforts. Jeune moi-même, et appelé à revêtir le sacerdoce de l'enseignement, je sens les obligations qu'il m'impose, et je comprends mes devoirs envers la génération à laquelle j'appartiens. Mettant donc dès aujourd'hui la main à une œuvre pour laquelle j'ai besoin de beaucoup d'années, je vais vous exposer, messieurs, les principes de la méthode que je compte appliquer à l'étude de notre littérature. Mais, avant tout, j'éprouve le besoin de rendre grâce à

ceux qui m'ont ouvert cette enceinte, en deuil de tant de gloire ancienne, parée de tant d'éclat récent. De cette chaire, terme suprême de mon ambition, et dont l'indépendance est inviolable, j'adresse sans nul embarras le témoignage d'une libre gratitude aux savants célèbres qui m'ont accordé leurs suffrages, et aussi à l'historien éminent dont le choix a confirmé le leur. Ce devoir rempli, je ne trouve plus à ajouter que ces paroles déjà connues de ceux qui m'ont admis à l'honneur d'être leur collègue : appelé à trente-trois ans à m'asseoir entre mes maîtres et mes émules et aux côtés de mon père, je m'efforcerai de ne me montrer indigne ni d'eux ni de lui.

Messieurs,

Ce que j'ai résolu d'exposer devant vous, c'est l'histoire de la littérature française comparée aux autres littératures.

Je ne m'arrêterai pas à vous rappeler les conditions d'une bonne histoire littéraire ; j'ai traité ce sujet dans un discours prononcé il y a quatre ans à l'Athénée de Marseille, et qui a été publié. D'ailleurs une portion de ces généralités n'aurait plus rien de nouveau pour personne ; qui doute, aujourd'hui, que l'histoire d'une littérature doive marcher de front avec celle de la civilisation qui l'a produite ; qu'on ne puisse arriver à l'intelligence complète des monuments littéraires que par la connaissance approfondie des langues dans

lesquelles ces monuments existent, des arts, des mœurs, de la vie sociale et politique propres à la nation à laquelle ils appartiennent ? Dès lors M. Villemain, qui a fondé parmi nous avec tant d'éclat l'enseignement historique des lettres, en avait donné l'exemple dans ses belles leçons. Après cet exemple, après que M. Fauriel nous a offert de si parfaits modèles d'une investigation profonde, en appliquant à quelques points obscurs et décisifs de l'histoire littéraire toutes les ressources de la science la plus habile et la plus sévère, il n'est pas besoin de revenir sur des principes généralement admis ; ce qu'il me reste à faire, c'est d'en reprendre quelques-uns, qui me paraissent d'une importance capitale, et d'en montrer l'application au sujet que m'a imposé le nom même de cette chaire, à la littérature française.

D'abord, une histoire de la littérature française doit être complète.

Or, une littérature, c'est un univers bien vaste et bien varié. La vie humaine est là tout entière, et la littérature n'est pas seulement, comme on l'a dit, l'expression de la société, elle en est aussi l'âme et l'instrument. Elle n'est pas seulement le miroir qui la réfléchit, mais l'aiguillon qui la presse, le souffle qui l'anime ou l'embrace. Elle prend mille formes, elle contient mille genres, elle a mille noms. Foi, doute, politique, philosophie, folie ou sagesse se traduisent par elle, et c'est elle aussi qui provoque toutes ces choses, les suscite, les développe, les propage. Elle fonde ou

détruit, distrait ou console, égare ou dirige. Les livres font les époques et les nations, comme les époques et les nations font les livres. Un poème fait un peuple. C'est la Grèce héroïque qui a produit Homère ; c'est d'Homère qu'est sortie la Grèce civilisée. Les livres créent les religions, les royaumes, les révolutions. C'est un livre qui a donné le genre humain au christianisme, c'est un livre qui a fondé l'empire des califes ; des livres ont enfanté la révolution française, qui changera le monde.

Il est un moyen toutefois de simplifier beaucoup l'histoire littéraire et d'en rendre l'étude singulièrement facile et expéditive, c'est de la restreindre à quelque époque privilégiée hors de laquelle on se fait une loi, flatteuse pour l'amour-propre et commode à la paresse, de tout méconnaître, ou, ce qui est plus sûr encore, de tout ignorer. Dans ce point de vue on compte quatre époques, cinq par grâce, qu'on appelle des siècles, bien que plusieurs soient loin d'avoir duré cent ans, pendant lesquelles l'esprit humain qui, hors de là ne fait que des sottises, n'a fait que des merveilles. Il semblerait que la pensée humaine dût attendre qu'un despote empereur, roi, ministre ou marchand, voulût bien lui permettre d'être sublime, n'osant s'y risquer avant, n'osant plus y revenir après. À ce compte, la poésie serait née en France vers le temps des pensions de Louis XIV, et serait morte sans rémission un peu après Voltaire, avec l'ancien régime. Dans les siècles qui ont précédé le

nôtre, on traitait ainsi l'histoire ; on ne daignait pas s'enquérir de ce que faisaient nos grossiers aïeux, au milieu des ténèbres du moyen-âge, au sein des grandes luttes religieuses du XVI^e siècle. Maintenant on a senti que la nationalité d'un peuple se compose de son histoire, et que pour connaître les racines de la nôtre il fallait plonger avec elles dans cette terre vigoureuse et tant labourée du moyen-âge. On a compris qu'il fallait jeter pêle-mêle dans la fournaise tous les débris du passé, misère et gloire, deuil et grandeur, armure de chevalier, chaîne de serf, crosse d'évêque, sceptre de roi, et les larmes, et la sueur, et le sang, pour en retirer rayonnante la statue de la patrie. Il en est de même de notre littérature ; le grand siècle, et qui pourrait nier ses droits immortels à ce nom ? le grand siècle n'est pas né de lui-même, d'autres siècles l'ont devancé, l'ont préparé. Ces siècles, moins favorisés, moins polis, ont eu aussi leur grandeur. Ils ont vécu, ils ont souffert, ils ont chanté, gémi, raillé ; avons-nous le droit de fermer l'oreille à leurs voix parce qu'elles furent plus rudes et plus franches ? Nous sied-il dans notre temps de n'avoir de sympathie que pour ce qui respire l'élégance des cours ? Dérogeons-nous donc à l'aristocratie de notre goût, en lisant le pamphlet du ligueur, la chronique du moine, le fabliau du conteur, la farce, dont au sein de ses labeurs, le menu peuple s'éjouissait ? nous faut-il absolument les pompes de Versailles ou de Saint-Cyr pour nous toucher ?

Nous négligeons trop nos richesses, messieurs ; les autres peuples ne font pas ainsi. L'Allemagne étudie son moyen-âge avec religion ; l'Angleterre regarde par-dessus le siècle de la reine Anne, le grand siècle de Shakspeare et de Milton. L'Italie ne date point des Médicis, mais de Dante. Elle a des classiques de presque toutes les époques, depuis 1300 jusqu'à nos jours. Nous, cependant, nous nous rattachons devant l'étranger ; nous nous appauvrissons par des épurations excessives ; nous ne savons opposer à toutes ces bandes formidables, à ces grands chefs dont quelques-uns, je le veux, sont un peu barbares, qu'un petit bataillon, admirablement discipliné il est vrai, des demi-dieux en tête... mais peu profond, et facile, sinon à rompre, du moins à envelopper. Il me semble, messieurs, que nous faisons pour notre littérature comme on fait pour sa ville natale, dont on néglige les curiosités, tandis qu'on en va chercher de moins rares au bout du monde. Je m'applaudirais au contraire, si la pratique des littératures étrangères m'avait enseigné à mieux connaître les richesses de mon pays.

Nous ne verrons donc pas toute la poésie lyrique de la France dans quelques stances de Malherbe, quelques odes de Rousseau et une strophe de Pompignan. Nous l'étudierons chez nos trouvères, disciples élégants des troubadours, et dont l'Allemagne et l'Angleterre n'ont pas dédaigné de répéter les chansons. J'oserai même prononcer le nom scabreux de Ronsard, et je discuterai

sa gloire avec son spirituel vengeur; je ferai, plein d'une admiration sincère, mais libre, la part du grand talent lyrique de M. Hugo, de la haute inspiration mélancolique et religieuse de M. de Lamartine ; en même temps je ne négligerai pas ce peu de chants populaires qu'on peut trouver encore au fond de quelque province écartée, dans quelque idiome qui s'éteint, ni toute cette poésie chansonnière, muse indigène qui traverse gaiement notre histoire ; les noëls satiriques, les couplets frondeurs, à commencer par ceux de la Menippée, où s'épanchait la veine railleuse de nos pères, et à finir par ceux qu'a empreints d'une verve si forte et d'un sentiment si élevé le poète de la liberté, de la gloire, pour tout dire en un mot, le poète du peuple, Béranger.

Notre richesse dramatique est celle à laquelle on a le mieux rendu justice, et pourtant la matière est loin d'être épuisée.

Il n'y a rien à ajouter sous un certain rapport aux justes louanges qu'on a prodiguées à nos grands tragiques et à notre incomparable Molière ; mais il reste beaucoup à dire, surtout des premiers, en considérant sous leur imitation des formes de l'antiquité, imitation qu'on a exagérée, qu'ils se sont exagérée peut-être à eux-mêmes, le fond national, les sentiments modernes et contemporains. On a trop cherché Sophocle ou Euripide dans les tragédies de Racine ou de Voltaire, pas assez Versailles ou les encyclopédistes, et la Fronde

chez Corneille. En outre, nous étendrons le cercle ordinaire des études dramatiques ; le berceau de notre théâtre, qui est celui du théâtre moderne, nous occupera. Nous fouillerons longtemps ces origines, où parmi les mystères, miracles, moralités, nous trouverons ce chef-d'oeuvre de franche plaisanterie, la farce par excellence, la farce de l'Avocat patelin. Et plus tard, au-dessous de Molière, quelle abondance, quelle diversité de comédies pleines de sel et de gaieté, et Figaro la grande comédie révolutionnaire et Pinto l'excellente comédie historique et le piquant Théâtre de Clara Gazul !

En abordant l'histoire de l'épopée française, on se sent pris d'un certain effroi, d'un certain tremblement. C'est le district le plus mal famé de notre littérature. Nous sommes menacés de ne trouver dans ce désert de poésie, pour tout rafraîchissement, que des eaux troubles et fades, et pour tout abri que les pyramides du père Lemoine, la mer Rouge où Saint-Amand noyait sa poésie, ou les rochers dont Chapelain semait la sienne. Je sais que cette épopée pédantesque a eu des continuateurs jusqu'à nos jours, et mon effroi redouble quand je songe jusqu'où une pareille recherche pourrait nous entraîner. Faudra-t-il donc nous en tenir à la Henriade, ouvrage plein de talent, mais le seul où Voltaire ait trouvé le secret d'être ennuyeux ? ou faudra-t-il nous résigner à la sentence qu'a prononcée sur nous je ne sais quel oracle obscur, et qui malheureusement

ne nous a pas préservés de bien des tentatives malencontreuses : les Français n'ont pas la tête épique, ils n'ont pas et ne peuvent avoir d'épopée ?

Je serais assez disposé à me soumettre à l'arrêt, et j'en prendrais facilement mon parti, si une épopée était nécessairement un poème divisé en un certain nombre de chants, en général, douze ou vingt-quatre, contenant un olympe, un enfer, un dénombrement, taillé en un mot sur le patron de l'Iliade ou de l'Odyssée ; types de composition, pour le dire en passant, que l'on se transmet depuis trois mille ans de siècle en siècle sur la bonne foi des âges, et qui aujourd'hui, sans rien perdre de leurs droits incontestables à l'admiration du genre humain, font mine de se décomposer sous l'analyse de la critique en chants nationaux, poétiques effusions des populations primitives ; de sorte que, depuis Virgile jusqu'à Milton, jusqu'au Tasse, jusqu'à Klopstock, tous les poètes épiques anciens et modernes auraient composé leurs poèmes, et tous les auteurs de poétiques auraient posé les lois de l'épopée, d'après une donnée fictive, l'unité prétendue des poèmes homériques. Ainsi ces imitations ne seraient qu'une série de portraits qui ne ressemblent pas, copiés les uns sur les autres d'après un original imaginaire. Les choses étant ainsi, il me paraît qu'il n'y aurait pas lieu à s'inquiéter beaucoup pour savoir si un Français est parvenu à réaliser les conditions de ce modèle dont toute la réalité serait elle-même dans les contrefaçons qu'on en a faites. Peu

importerait qu'un génie de plus eût été dupe de cette grande mystification des siècles.

Mais si la poésie épique est autre chose que le cadre convenu dans lequel on l'a jetée ; si c'est l'expression spontanée d'une civilisation héroïque se produisant par des chants qui circulent d'abord détachés parmi le peuple, et que plus tard des rhapsodes assemblent en corps de poèmes, notre époque héroïque, notre moyen-âge a eu son épopée. La chevalerie française l'a inspirée et s'est exprimée par elle. Cette épopée du moyen-âge se compose de ces mille poèmes chevaleresques qu'on commence à tirer de la poussière de nos bibliothèques où ils dorment à notre honte, tandis que les autres nations s'empressent à publier les leurs. La France ne serait point épique, bon Dieu ! la France qui arrêta les Sarrazins et marcha en tête des croisades ! la France n'aurait retenu aucun chant de guerre, conservé aucun récit héroïque ! la France au moyen-âge, sans épopée ! Elle en a inondé et défrayé l'Europe.

Mais c'est notre prose surtout, messieurs, qui est notre parure, et qui doit être tout notre soin et tout notre orgueil. Je ne crois pas céder à une faiblesse de vanité nationale en disant que nulle littérature en Europe ne peut lutter sur ce point avec la nôtre. Ici encore, il ne faut rien perdre de ce qui nous appartient ; il ne faut renoncer à aucune portion de notre trésor.

Dès le commencement du XIII^e siècle, la prose française a déjà atteint dans l'histoire de Villehardoin

un remarquable degré de gravité et un certain air de grandeur ; bientôt plus souple, plus familière, elle descend avec grâce à la bonhomie conteuse, à la naïveté touchante du sire de Joinville. C'est la vive allure du fabliau après la majestueuse démarche de l'épopée ; puis voici la chronique de Froissart qui reproduit le mouvement, le désordre, la variété des romans de chevalerie, joutes et tournois, faits d'armes et aventures, avec grand carnage de vilains ; mais de ceux-ci ni mention, ni pitié. Froissart enterre avec lui le moyen-âge vers 1400. Le *xv^e* siècle est une transition de la chevalerie à la politique, de la poésie à la réalité que Louis XI représente dans l'histoire, et dans la littérature Commines homme de la trempe de Machiavel, mais moins hardi et moins grand ; puis vient ce prodigieux *xvi^e* siècle, ère de l'indépendance de la pensée moderne. Il s'ouvre chez nous par Rabelais qui réunit en lui les deux caractères de son temps, l'étendue de l'érudition et la hardiesse de l'esprit ; toujours attique par le style, jusqu'au sein de la plus grossière licence, réformateur sous le froc, et comme un moine du moyen-âge en gaîté, bafouant toutes choses grandes et petites de son cynisme désordonné. Puis vient Montaigne qui s'en raille plus doucement, plus finement, dans un langage d'un tour moins parfait, mais merveilleusement pittoresque et inattendu, libre, insouciant, ondoyant comme la pensée qui l'entraîne et le ploie et le brise à son gré. Admirables tous deux par l'inimitable emploi

de notre langue livrée à elle-même, dans toute sa richesse, sa fougue, sa plénitude, un siècle environ avant l'Académie et M. de Vaugelas.

Les noms des grands prosateurs des deux âges suivants se présentent assez naturellement à votre mémoire pour qu'il soit inutile de vous les rappeler. Souvenez-vous seulement, messieurs, qu'autour de ces noms classiques nous grouperons beaucoup de noms moins célèbres, et même des ouvrages sans noms ; pamphlets, mémoires, lettres, tout nous sera matière à étudier le développement de la pensée et en même temps de la langue française ; car nous ferons toujours marcher l'étude de l'une avec l'étude de l'autre. Nous suivrons l'histoire de cette belle langue, depuis ses origines qu'ont éclairées déjà d'une vive lumière les travaux de M. Raynouard jusqu'à cette prose de nos jours que menacent et envahissent tant de hardiesses, de bizarreries, de formes étrangères, qui doit certes ouvrir son sein aux produits légitimes du temps et d'une société nouvelle, mais ne doit jamais perdre ce qui est tout à la fois son caractère et son mérite, la clarté, la netteté, le tour naturel et facile. Exiger cela d'elle, ce n'est pas la condamner à l'immobilité, à l'uniformité, la réduire au dénuement. Quoi de plus abondant, de plus libre, que la prose du *xvii^e* siècle ? Quoi de plus varié que le style de nos grands prosateurs ? Bossuet ressemble-t-il à Fénelon, ou Pascal à Labruyère, ou Voltaire à Rousseau, ou Buffon à

Montesquieu ? Enfin, n'est-ce pas un écrivain de leur famille que l'écrivain le plus original de notre temps ? Qui manie avec plus de science la langue française que M. de Chateaubriand ? et qui a su lui donner un caractère plus nouveau ? Vous voyez, messieurs, par cette indication rapide la fécondité du champ qui nous est ouvert, si nous voulons en parcourir l'étendue ; si nous voulons embrasser tout notre développement littéraire, depuis ceux qui bégayèrent la langue française au XII^e siècle, jusqu'à celui que je nommais tout à l'heure, et qui, six cents ans plus tard, a fait servir cet instrument si merveilleux entre ses mains à revêtir des plus magnifiques images les plus hautes idées, les plus généreux sentiments ; qui enfin, après avoir élevé tant de monuments d'éloquence, d'histoire et de poésie, emploie cette verdure de génie que le temps semble chez lui rajeunir à construire le plus achevé, le plus impérissable de tous, ces Mémoires qui, sous un titre trop modeste, contiendront le tableau, disons mieux, l'épopée de ce temps, la société ancienne et la société nouvelle, l'Europe et l'Amérique, deux siècles et deux mondes.

Oui, messieurs, le champ est immense, et pour s'y reconnaître, il faut d'abord en faire le tour, en distribuer les diverses portions, en classer les divers produits.

Il faut les classer suivant leurs analogies véritables, et non d'après des rapprochements arbitraires et forcés. Par là seulement on peut élever la littérature à la

méthode et à l'ordre de la science. On doit donc grouper ensemble tous les monuments qui appartiennent à une même famille naturelle, qui font partie d'un même tout, qui sont les effets d'une même cause, les résultats d'un même mouvement de l'esprit ou de la société.

Après avoir classé de la sorte les phénomènes littéraires, n'oublions pas qu'ils se manifestent dans le temps. Chacune de ces familles de monuments répond à un âge de l'esprit humain ; chacun de ces âges porte sa littérature, comme chaque époque géologique est marquée par l'apparition de certaines espèces d'êtres organisés appartenant à un même système. Et comme ces époques successives de l'histoire du globe sont séparées par de grandes révolutions, de grands cataclysmes, par des mers qui se creusent, par des montagnes qui s'élèvent, par d'immenses bouleversements, ainsi les époques littéraires sont séparées les unes des autres par de grandes crises sociales ou de grandes convulsions religieuses, par l'avènement d'un peuple ou la disparition d'un empire ; et l'on peut aussi retrouver les fragiles empreintes que les âges de la pensée humaine ont laissées aux couches de ruines sous lesquelles ils ont péri.

La double invasion du christianisme et des barbares dans les Gaules, la chevalerie et les croisades, les guerres religieuses et la fronde, la monarchie européenne de Louis XIV et la monarchie européenne de Voltaire, enfin

la révolution, telles sont les principales vicissitudes de la société française, entre lesquelles se placent naturellement les diverses phases de notre littérature.

Remarquons cependant, messieurs, une différence essentielle, qui distingue les âges de la nature des âges de la pensée. Les premiers se succèdent sans que les plus anciens aient aucune action sur ceux qui les suivent. Ce sont, à chaque période, de nouvelles générations d'êtres que les générations antérieures n'ont point produites. Il n'en est point ainsi dans l'histoire de l'esprit humain et de ses œuvres. Ce qui est aujourd'hui a été préparé, annoncé, engendré mystérieusement par ce qui fut il y a des milliers d'années. Chaque jour du passé a élaboré en silence le présent. Il faut étudier la vie de l'animal dans l'embryon, l'organisation de la plante dans la graine où elle est tout entière ; de même il faut surprendre tout développement humain, et en particulier tout développement littéraire, dans son germe obscur, dans sa semence cachée. C'est bâtardise pour les siècles comme pour les individus de ne pas connaître leur père ; c'est impiété dénaturée de le renier ; c'est au contraire devoir et plaisir de faire la généalogie de son temps. Notre siècle, né d'hier, est de race noble et antique ; il date de loin. À l'histoire appartient de retrouver ses titres et de lui rendre ses aïeux.

Messieurs, je voudrais pouvoir exprimer avec plus d'énergie ce principe fondamental ; l'essence de l'histoire est pour moi dans l'étude approfondie, dans le

sentiment intime de la filiation des âges. C'est là qu'est le lien, le noeud, l'unité de la vie du genre humain.

L'œuvre de chaque siècle se compose de ce qu'il a ajouté à ce qu'il a reçu. Il faut donc, pour faire l'inventaire exact de la richesse littéraire d'un temps, connaître le fonds qu'il a hérité des siècles précédents, fonds qu'il a monnayé et frappé à son coin, à son millésime.

Ainsi, en France, quand le moyen-âge a été un passé méconnu, presque oublié, n'a-t-il pas laissé un certain fonds de sentiments, d'idées, de poésie, à ces siècles qui l'ignoraient ; héritiers un peu ingrats, qui usaient du legs sans remercier le donataire ? Ni Corneille, ni Racine, ni Voltaire, ne se doutaient que les sentiments d'amour et d'honneur chevaleresque, auxquels ils prêtaient sur la scène un si noble langage, eussent germé dans ces temps qu'ils méprisaient. Cependant, on peut le dire hardiment, si la littérature chevaleresque n'était pas née au moyen-âge et n'avait pas été transmise par les romans et la tradition des mœurs, elle n'aurait point pris naissance au temps de Louis XIV ou de Louis XV. Si les troubadours n'avaient pas existé, nous n'aurions ni le Cid, ni Andromaque, ni Zaïre. Il a fallu, pour rendre ces chefs-d'œuvre possibles aux génies qui les ont conçus, que le sentiment chevaleresque, plante gracieuse entée sur un tronc germanique, jetât ses racines parmi les cendres tièdes encore de la civilisation romaine ; que, ballottée

longtemps par les rudes tempêtes du moyen-âge, et de loin caressée d'une brise orientale, elle vint s'épanouir enfin aux éclairs de la fronde et au soleil de Louis XIV.

Jusqu'ici, messieurs, j'ai cherché à élargir et à élever le point de vue sous lequel nous devons étudier l'histoire de notre littérature. Peut-être ai-je déjà fait quelques pas vers le but. Peut-être vous apparaît-elle dans des proportions plus vastes qu'on ne l'a souvent montrée.

Mais nous ne devons pas nous arrêter là, et je suis loin de vous avoir indiqué les principaux aspects de l'étude dans laquelle nous allons nous engager.

En effet, messieurs, j'ai parlé jusqu'ici comme si la littérature française était la seule littérature au monde, comme si elle était sans rapport avec les autres littératures. Cependant ces rapports sont nombreux ; ils complètent son histoire.

La France, messieurs, n'est pas comme la Chine, comme ce pays isolé du monde, qui, derrière sa grande muraille, aux extrémités de l'Orient, a vécu sans ouïr qu'à peine tout le bruit de l'Occident, sans savoir qu'on parlait d'un Homère, d'un Alexandre, qu'un empire romain s'était élevé, qui, lui aussi, confondait son nom avec celui de l'univers ; tandis que, faisant elle-même aussi peu de bruit que possible, elle a duré quarante siècles à côté du genre humain sans qu'il l'entendit respirer. La France n'est pas ainsi ; la France, c'est tout l'opposé de la Chine. Bien que les Alpes et les Pyrénées, ses murailles à elle, soient plus hautes, et malgré le

Rhin, fossé féodal qui borne son domaine, elle franchit assez volontiers murailles et fossés, et s'en va, glaive ou flambeau à la main, discours ou chansons à la bouche, tantôt adresser aux rois des enseignements dont ils s'amuse, tantôt dire à l'oreille des peuples des mots qui les réveillent ; nation curieuse et facile, bien qu'un peu vaine et dédaigneuse, elle se fait raconter, moitié souriant, moitié ravie, les choses des pays étrangers ; puis revient les dire, à sa manière, à son humeur, avec son tour vif et rapide, de cette voix claire et sonore, de cet air dégagé, décidé, tranchant même, qu'on lui connaît et qu'on lui pardonne. Et les autres peuples reprennent volontiers d'elle les richesses qu'ils lui ont données, parce qu'en y mettant sa marque, elle y a gravé le titre qui les rend propres à la circulation et au commerce des idées.

C'est l'honneur de la littérature française que son histoire soit liée à celle de toute l'Europe, et par les Arabes, les Juifs, les croisades, à celle de l'Orient. La France est le cœur de l'Europe, elle reçoit le sang qui afflue de toutes les parties de ce grand corps et le renvoie à ses extrémités plus coloré, plus vivant : circulation qui a toujours existé et qui est aujourd'hui plus active que jamais. Je sais qu'elle déplaît à certains esprits aussi bien que, l'autre circulation déplaisait à la faculté ; il se trouverait aujourd'hui, comme au temps de l'arrêt burlesque de Boileau, des gens qui voudraient empêcher ce sang de courir et vaguer çà et là, mais ils y

perdront leur peine ; le généreux cœur de l'Europe ne cessera point de battre et de palpiter. L'antiquité appelait le sang le siège de l'âme ; mais ceci, c'est l'âme elle-même, car c'est la pensée.

Cette double action de l'Europe sur la France et de la France sur l'Europe doit tenir une place importante dans notre histoire. Il y a là toute une portion de notre vie littéraire dont l'origine ou le terme est hors de nous ; nous ne sommes point sur un isolement, messieurs ; sans cesse nous absorbons et versons par mille courants cette électricité d'où jaillit la lumière et quelquefois la foudre. Et remarquez, je vous prie, qu'à toutes les époques nous nous sommes glorieusement acquittés envers l'Europe. Ce que les vents nous ont apporté de semences les plus lointaines a fructifié parmi nous et a produit au centuple. L'Espagne nous a envoyé Guillem de Castro et Diamante, et nous lui avons rendu Corneille ; l'Angleterre nous a envoyé Locke et Pope, et nous lui avons rendu Voltaire !

Faudra-t-il s'arrêter ici, messieurs ? bornerons-nous l'étude des rapports de notre littérature avec les autres littératures à cette action mutuelle que je viens de signaler ? Non, messieurs, outre les rapports d'influence, il y a les rapports de comparaison. L'histoire littéraire a sa philosophie aussi bien que l'histoire sociale, et cette philosophie commence ici. En effet, l'histoire est soumise aux conditions du temps et se borne à reproduire l'image de la réalité passagère et

changeante ; la philosophie s'élève au-dessus du temps et cherche l'immuable vérité. Qu'importe à la philosophie de l'histoire que deux peuples n'aient eu l'un sur l'autre aucune action, que le hasard n'ait établi entre eux aucun rapport historique, si elle découvre une analogie dans leurs conditions, dans leurs destinées ? De même qu'importe à la philosophie de l'art que deux littératures ne soient point entrées en contact, pourvu que, dans un point ou sous une face quelconque de leur développement, elles donnent lieu à un rapprochement ou à un contraste fondés. Ici, vous le voyez, notre sujet prend une extension nouvelle, et sa grandeur n'a plus d'autre mesure que celle de l'esprit humain tout entier.

Mon point de départ, mon but définitif, ce sera donc la littérature nationale, dont cette chaire revendique l'enseignement ; mais le pied fermement posé sur le sol de la patrie, il ne me sera pas interdit de jeter mes regards au-delà de ses frontières, d'évoquer tous les siècles et tous les monuments pour y trouver avec les diverses époques et les divers monuments de la littérature française des analogies ou des différences ; ici rien ne nous arrêtera, ni temps, ni lieu : selon notre besoin, les diverses civilisations, les diverses poésies de l'Orient, de l'antiquité, des temps modernes, comparâtront devant nous. Agrandir de la sorte son point de vue littéraire par la comparaison, c'est comme s'élever du spectacle des objets qui nous entourent à

celui du globe, et du spectacle du globe à la contemplation des mondes.

Ce n'est pas tout, messieurs, il ne suffit pas de contempler, il faut juger et conclure.

La science n'est pas une surface mathématique sans profondeur et n'ayant d'autre dimension que l'étendue. Craignons de glisser sur cette surface faute d'un point d'arrêt qui nous y fixe, et de n'y laisser nul vestige de nous. Ne bornons pas l'action de notre esprit à un frottement qui le polirait en l'éroussant. Messieurs, ne craignez pas d'appuyer sur les objets la pointe mordante de la pensée, si vous voulez y graver votre image et votre nom. Défiez-vous de cette facilité complaisante, de cette mollesse flexible et curieuse qui reçoit toutes les empreintes et n'en rend aucune ; car on arrive ainsi à l'indifférence de l'esprit et à l'insensibilité du cœur, c'est-à-dire à la mort de tous deux.

Cette disposition serait particulièrement funeste à l'objet de nos études ; en effet, nous n'avons pas seulement à expliquer la formation des monuments littéraires, comme faits historiques, mais encore il nous faut apprécier leur valeur comme ouvrages d'art, il nous faut les déclarer beaux ou laids, bons ou mauvais, les absoudre ou les condamner.

La critique et l'enthousiasme sont deux conditions indispensables des fortes études littéraires. On devrait nous plaindre, messieurs, si nous laissions accabler par le poids de nos recherches ce judicieux discernement

que le faux n'éblouit point, et à qui le vrai n'échappe jamais. Malheur aussi à l'homme qui, vivant dans le commerce habituel des monuments de l'art, ne se sentirait pas quelquefois ému en leur présence. Critique et enthousiasme, sagacité subtile, admiration passionnée, lumière et flamme, éclaire, échauffez toujours celui qui ose prétendre à être le juge de l'art et le prêtre du beau !

Mais qui fixera la mesure dans laquelle ces deux facultés doivent s'exercer ? C'est une autre faculté qu'on a peine à définir, et qu'on ne saurait nier, faculté mystérieuse et toute française, le goût.

Le goût est dans l'art ce qu'est le tact dans les relations habituelles de la vie, ce qu'est le coup d'œil dans les affaires ; c'est un composé de sentiment juste et fin, de jugement rapide et sûr ; le goût, c'est la conscience délicate du beau.

On ne peut pas nier cette conscience plus que l'autre, elle se sent de même et ne se démontre pas davantage. Nous nous contenterons de dire d'elle ce que Rousseau disait de la conscience morale : « Conscience, conscience, instinct divin, immortelle et céleste voix et d'ajouter avec lui : La conscience est timide, elle aime la retraite et la paix ; le monde et le bruit l'épouvantent, les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis. » Oui, messieurs, il y a en nous une faculté qui perçoit le beau, faillible comme toutes nos facultés, mais aussi réelle qu'aucune autre.

Elle nous trompe, dit-on : nos sens nous abusent bien ! Hélas ! les hommes ne se sont-ils jamais trompé sur le devoir et la vertu ? Est-ce à dire qu'il n'y a ni devoir ni vertu, ni beauté ? Oh ! non, cela n'est pas. Qui de vous en présence de quelque action, à l'aspect de quelque site, à la lecture de quelque page, ne s'est écrié : Que c'est beau ! Avant que la réflexion fût arrivée, le cri de l'âme était parti !

Sans doute la philosophie de la littérature ne sera complète que lorsque de l'étude de toutes ses manifestations partielles, on se sera élevé à ses lois générales et à son principe souverain, et que de là on sera redescendu aux principes particuliers et aux lois spéciales de chaque développement littéraire.

J'espère que nos travaux comparatifs concourront à pousser la science vers ce but, mais avant qu'il soit atteint, faut-il renoncer à toute appréciation, à tout jugement ? Faut-il suspendre notre décision et nous interdire scrupuleusement l'émotion et l'enthousiasme jusqu'à ce qu'un système complet de philosophie littéraire nous en vienne octroyer le droit ? Je ne sais si cet effort serait en notre pouvoir, mais nous ne le tenterons pas. Que diriez-vous, messieurs, d'un homme qui, pour prononcer sur la moralité d'un acte, aurait besoin qu'un système de morale, embrassant tous les cas possibles, vînt trancher ce cas particulier ; d'un artiste qui demeurerait en face de sa toile jusqu'à ce qu'une théorie complète de l'art lui indiquât la place où

devrait tomber son pinceau ? Messieurs, en attendant la théorie complète qui pourrait se faire attendre longtemps, l'homme moral, l'artiste, suivent leur instinct ; le critique a aussi le sien ; je l'ai déjà nommé : c'est le goût.

Le goût véritable n'est point cette susceptibilité minutieuse qui s'offense de la moindre hardiesse et s'effraie à la plus légère innovation, c'est un sentiment mâle autant que délicat, qui, sous toutes les formes, sous tous les noms, sait reconnaître le génie et l'adorer. L'étude, loin de l'accabler, doit le fortifier et l'étendre ; pour être plus large et plus élevé, il n'en sera que plus sûr. Exerçons donc cette faculté précieuse, sans laquelle l'art n'existe point, en l'appliquant tour à tour à des compositions littéraires de tout siècle et de tout pays, comme en s'entourant des chefs-d'oeuvre de la musique et de la peinture, on fait l'éducation de son oreille ou de ses yeux.

Ici se présente un double écueil ; loin de nous, sans doute, les préjugés de pays ou de secte, les superstitions d'école ; loin de nous les points de vue étroits et exclusifs qui ne sont plus de mise en ce siècle, et dont la nouvelle critique a fait bonne et irrévocable justice. Mais gardons-nous aussi d'une pente non moins dangereuse ; ne nous laissons point aller à une admiration banale, injurieuse pour ce qui mérite vraiment d'être admiré. Ne soyons point des Alcestes grondeurs, je le veux ; mais ne soyons pas non plus de

débonnaires Philintes, des amis du genre humain, comme dirait le misanthrope de ces philanthropes littéraires.

Sur quelque préférence une estime se fonde,

Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.

Une femme hors de ligne par le génie, c'est nommer madame de Staël, disait qu'on devient indulgent à mesure que l'on comprend. Le mot est profondément vrai. Mais comprendre, ce n'est pas admirer. L'indulgence n'est pas un culte. Comprenons donc le passé, expliquons, par ce qu'il a été, ce qu'il a produit ; mais ne nous engouons point de ce que nous aurons expliqué, comme ces commentateurs qui tiennent compte à leur auteur de leurs veilles, et l'admirent de toute la peine qu'il leur a donnée. N'allons pas, chevaliers errants du monde littéraire, briser des lances au hasard pour des beautés imaginaires ; mais combattons pour le bon droit partout où il se trouve, et tenons pour la vérité, quelles que soient la devise de sa bannière et la couleur de son écu. Il y a des exhumations méritées, des réhabilitations légitimes ; non que je croie, messieurs, qu'on puisse faire rapporter aux siècles leur sentence suprême, et plaider contre la chose jugée. Ce ne sont pas les historiens et les critiques qui décernent la gloire, c'est le public, mais le public éternel, le genre humain. Or, il a des distractions, des oublis : vieux juge, il sommeille quelquefois sur son trône d'années ; alors seulement, c'est chose licite de

venir, comme un référendaire diligent, comme un avocat intègre, exhiber devant lui les pièces omises ou négligées du procès. Il se ravise parfois, et casse, après plus mûre information, des arrêts provisoires. Boileau n'avait-il pas raison quand il appelait de celui qui condamnait Athalie? L'Angleterre laissa Milton passer de sa nuit dans la tombe sans le saluer. Il fut un temps où elle avait presque oublié Shakespeare ? Il y a eu des moments où l'Italie a été infidèle à Dante. On peut donc demander réparation d'une injustice passagère tout en croyant à la justice définitive de l'arbitre. En outre, cet arbitre a divers tribunaux en divers pays, et souvent sa jurisprudence n'est pas très conforme. Si au-delà du Rhin on méconnaît notre grand Molière, nous plaiderons contre ces opposants germaniques ; puis nous retournant vers nos compatriotes, nous plaiderions contre eux de toute notre force, s'il leur prenait fantaisie de contester le génie de Goethe ou la sublimité de l'Edda.

Telle est l'impartialité, comme je l'entends, non pas froide, inanimée, approuvant tout parce que tout lui est indifférent, laissant passer devant elle les temps et les hommes sans en arrêter aucun, comme un sultan blasé regarde nonchalamment défiler ses esclaves, ou un pasteur indolent son troupeau ; mais, au contraire, passionnée, guerroyante, combattant toute superstition et tout blasphème, honorant sans réserve toutes les divinités véritables, brisant sans pitié toutes les idoles.

Messieurs, le but de cet enseignement ne serait pas atteint complètement s'il ne venait à travers les siècles écoulés aboutir à notre siècle. Je sais que l'étude ne donne pas le génie, et je déclare ignorer l'art d'enseigner à produire des chefs-d'oeuvre. Mais je crois que l'histoire des révolutions littéraires est instructive comme celle de toutes les révolutions. Je crois qu'il est bon de connaître d'où l'on vient pour savoir où l'on va. Il faut, comme le disait naguère ingénieusement M. Michelet, « se tourner vers les monuments qui sont derrière nous pour voir blanchir à leur cime les premières lueurs de l'avenir. »

L'avenir, messieurs, c'est la foi de notre âge ; c'est le flambeau du passé, l'étoile du présent. Tout ce qui pense aujourd'hui s'efforce d'épeler les lettres encore voilées de son radieux symbole. Il a ses sceptiques et ses blasphémateurs ; il a aussi ses superstitieux et ses fanatiques. Soyons fermes, messieurs, en présence de cette grande idée de notre époque ; ne laissons pas troubler notre raison par cette pensée de l'avenir, vague et puissante comme la pensée de l'infini. Au milieu des sectes qui se forment, des écoles qui s'élèvent, des opinions qui s'agitent pour naître, conservons la liberté de notre jugement et l'indépendance de notre esprit.

Celui qui vous parle la réclamera toujours pour lui, comme pour tous. Il n'est d'aucune secte, d'aucune école ; il est un soldat de cette grande expédition de découverte, de cette grande armée de conquête qui

s'ébranle et se lève de partout et qui s'avance avec ardeur vers un but qu'elle aperçoit encore un peu confusément. Ce but, quel est-il ? nul peut-être ne le saurait dire. Mais les âmes en ont le pressentiment. Entendez de toutes les bouches, de tous les livres, de toutes les chaires, partir des voix qui appellent ou promettent un renouvellement religieux, moral, social. Sur le terrain de la religion, le progressif auteur des Études sur l'histoire de France proclame la transformation de ce christianisme dont il a ressuscité la poésie. M. de la Mennais, malgré des obstacles déplorable, cherche à rajeunir le catholicisme par l'alliance de la philosophie et de la liberté. Un penseur profond, dont la renommée qui grandit tous les jours est chère à ses amis, M. Ballanche, a demandé dès longtemps la régénération de la société à un développement nouveau du christianisme. Sur le terrain de la philosophie, c'est un appel encore plus direct aux rénovations de l'avenir. Écoutez l'école née du saint-simonisme, et qui a échappé à ses écarts ; écoutez mes jeunes et illustres collègues, M. Lerminier, dont l'éloquence vous est en ce lieu si présente ; M. Jouffroy, dont la pensée calme et limpide réfléchit de plus en plus les horizons nouveaux. Écoutez ce que la discussion quotidienne a de plus élevé ; c'est partout une tendance analogue sous des noms divers. Croyons donc à l'avenir, et cherchons ses voies. Avançons-nous par différents chemins vers le but où le dieu de

l'humanité la conduit. Marchons en volontaires ayant pour seul mot d'ordre, progrès ; pour seul cri de ralliement, liberté. Marchons tenant chacun notre drapeau et nous envoyant de loin des signaux d'intelligence et des appels d'amitié. Et si, le long de la voie poussiéreuse ou dans les marais de la plaine, nous sentons notre foi chanceler et notre cœur prêt à faillir, ranimons-nous en contemplant les monuments du génie qui bordent la route des âges, en relisant les ouvrages divins de nos pères, comme les guerriers de Sparte marchaient au combat, des hymnes à la bouche, après s'être inclinés devant les autels domestiques et les demi-dieux de la patrie.

Messieurs, je vous ai fait ma profession de foi pleine et sincère ; je vous ai montré l'idéal vers lequel je tendrai constamment. L'entreprise est vaste ; mais en vérité à quoi la jeunesse serait-elle bonne si ce n'était pas à former de vastes entreprises, à concevoir de hautes espérances ? Je compte d'ailleurs, messieurs, sur l'aide du temps et sur la vôtre ; et en ce moment je m'adresse à cette portion nombreuse de l'auditoire dont je me sens rapproché par l'âge et par des sympathies communes ; je lui demande de me continuer son bienveillant concours et sa cordiale assistance. Messieurs, nous avons longtemps à marcher ensemble ! soutenons-nous mutuellement, encourageons-nous les uns les autres dans cette route longue et quelquefois difficile où vous me permettrez de vous guider. L'étude

est toujours un besoin pour l'homme ; il est des temps où elle est un devoir. Tel est le nôtre, nous sommes dans un entr'acte du grand drame social qui a commencé en 89, ou plutôt ce drame est comme la tragédie antique, dont la marche ne s'interrompait point ; seulement entre les péripéties et les catastrophes s'élevait la voix du chœur, toujours grave et mesurée, toujours harmonieuse et prophétique, tirant la moralité de ce qui était advenu, faisant pressentir ce qui approchait. C'est à nous, messieurs, de remplir l'office d'un chœur sérieux, afin qu'il n'y ait pas de lacune dans le grand drame ; que la voix de l'âme ne se taise point durant les intervalles de l'action ; que celle-ci se déroule dans sa majestueuse unité, et que les scènes du passé soient rattachées au dénouement de l'avenir.

DU MÊME AUTEUR

- De l'histoire de la poésie (1830)
- De la littérature française dans ses rapports avec les littératures étrangères au moyen âge (1833)
- Littérature et voyages : Allemagne et Scandinavie (1833)
- Histoire littéraire de la France avant le XII^e siècle (3 volumes, 1839)
- Histoire de la littérature au moyen âge. De la formation de la langue française (3 volumes, 1841)
- Ballanche (1849)
- La Grèce, Rome et Dante : études littéraires d'après nature (1848)
- Littérature, voyages et poésies (2 volumes, 1848)
- L'histoire romaine à Rome (4 volumes, 1856)
- César, scènes historiques (1859)
- Promenade en Amérique (2 volumes, 1860)
- La science et les lettres en Orient (1865)
- Mélanges d'histoire et de littérature (2 volumes, 1867)
- L'Empire romain à Rome (2 volumes, 1867)
- Voyage en Égypte et en Nubie (1868)
- Christian ou l'année romaine (1887)

Texte disponible sur le site de

WIKIPEDIA
L'encyclopédie libre

(projet Wikisource : Bibliothèque universelle)

à l'adresse :

[http://fr.wikisource.org/wiki/
L'Histoire_de_la_littérature_française](http://fr.wikisource.org/wiki/L'Histoire_de_la_littérature_française)

Catégories :

XIX^e siècle | Écrivain français
Écrivain voyageur | Médiéviste
Historien de la Rome antique
Historein de la littérature
Collège de France | Académie française
Académie des inscriptions et belles-lettres

Consulter également l'article Wikipedia :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Jean-Jacques_Ampère

Le Rayon des **H**umanités | VOLUME 13
(*On vous a pourtant prévenu.*)
Juin 2008

Création graphique :
Fritz **B**ang

Le Rayon des **H**umanités (*On vous a pourtant prévenu.*)

Un livre transmet le rêve d'abord silencieux d'un auteur. Mais, alentour, le chaos médiatique s'avère si tumultueux et bruyant qu'il couvre nos songes de désordres et de confusion, de bruits et de fureur. Nos consciences, alors perturbées, s'égarerent, mais se retrouvent, embrigadées. Par le simple fait de penser sans recul critique construit, nous nous injectons les injonctions de la domination pour parfaire encore le harnais pesant de notre servilité.

Alors, à l'heure étrange où *humaniste*, *intellectuel* ou *esthète* se lancent — pour certains — comme des insultes, là où semblent s'évanouir la force de nos colères et les racines de nos révoltes, peut-être convient-il de tirer une langue énorme à tous ces foutriquets de la norme, une langue si belle, si franche, si libre, une langue qui porte aux loins notre refus des conformismes mollassons de tous poils, mais aussi notre exécution du sirop poisseux des plumes dévotes et dévouées, une langue qui nous libère, enfin, des obligations d'avancer tête basse comme de la nécessité de ployer l'échine.

Sur les étagères du Rayon des Humanités, vous croiserez les voies éteintes d'auteurs qui, à leur manière,

ont écrit un non à tous les abus d'autorité, qu'ils soient idéologiques, dogmatiques, hiérarchiques, étatiques, politiques et même divins, ou, pour le dire sans ambages, pour s'opposer à toute forme de pouvoir qui vise à installer ne serait-ce qu'un homme au dessus des autres.

Le livre devient, alors, délice, paradis ou extase, lorsqu'il élève à ce point notre goût pour les altitudes et notre envie d'en communiquer les félicités.

Puisse cette petite bibliothèque des civilités vous redonner le goût de l'impertinence, science pertinente autant que jubilatoire et indispensable pour rediriger le bottage de culs vers les sphères idoines, voire célestes...

70 ans après la disparition d'un auteur, les droits liés à ses œuvres versent dans le domaine public, pour devenir un bien commun, libre de droits. Il devient donc possible de les diffuser pour continuer à les faire vivre, à les transmettre et à les partager. Pour nous permettre, aussi, d'améliorer nos vies et nos civilisations.

Cependant, la nouvelle mise en page des ouvrages présentés ici constitue une nouvelle œuvre et, à ce titre, crée de nouveaux droits pour son auteur. Vous pouvez donc « extraire » les textes dépouillés de leurs attributs graphiques et typographiques — la matière première — contenus dans ces ouvrages (ou les télécharger aux adresses indiquées) pour les destiner à une nouvelle utilisation originale. Vous ne pouvez, par contre, exploiter ces fichiers PDF sans autorisation expresse de leur auteur. Soyez, ici, remercié du respect de ce principe.

Les fichiers PDF de ces ouvrages mis en téléchargement gratuit sur ce site sont destinés à un usage strictement personnel, à l'exclusion de toute utilisation commerciale sans autorisation expresse et préalable de leur auteur.

Ces ouvrages sont téléchargeables au format PDF à l'adresse suivante : <http://www.francois-busier.com>, à la rubrique « Le Rayon des Humanités ».

CATALOGUE

1. *Discours de la servitude Volontaire*, Étienne de La BOÉTIE (1549)
2. *La Désobéissance civile*, Henry David THOREAU (1849)
3. *Tableau analytique du cocuage*, Charles FOURIER (date inconnue)
4. *Mémoires*, François Claudius KOËNIGSTEIN, dit RAVACHOL (1892)
5. *Du Principe d'autorité*, Pierre-Joseph PROUDHON (1851)
6. *Sur l'Anarchie*, Adolphe RETTÉ (1898)
7. *Le Code Noir*, anonyme (1685)
8. *Les Délivrescences*, Henri BEAUCLAIR & Gabriel VICAIRE (1885)
9. *L'Instruction intégrale*, Michel BAKOUNINE (1869)
10. *Entretien d'un philosophe avec la Maréchale de ****, Denis DIDEROT (1776)
11. *De la Nécessité d'adopter l'esclavage en France*, anonyme (1797)
12. *L'A.B.C. du libertaire*, Jules LERMINA (1906)
13. *L'Histoire de la littérature française*, Jean-Jacques AMPÈRE (1834)

À paraître :

14. *L'Anarchie*, Élisée RECLUS (1894)
15. *Le Droit à la Paresse*, Paul LAFARGUE (1883)
16. *De l'Esprit géométrique et de l'art de persuader*, Blaise PASCAL (vers 1657-58)